

Qu'est-ce que l'Eglise ?

Un point de vue protestant sous forme de notes introductives en 12 points pour un débat œcuménique

1. La Pentecôte a inauguré le temps de l'Eglise. Nous sommes dans le temps de l'Eglise qui correspond au Règne de Jésus Christ, ici et maintenant. Temps où se déploie l'action de l'Esprit Saint dans la puissance du Ressuscité. Ainsi, depuis la Pentecôte, l'Eglise surgit là où deux ou trois sont rassemblés au nom de Jésus Christ. L'Eglise (grec : *ekklesia*, mot qui se réfère au verbe hébreu *qahal* = appeler, convoquer) est le rassemblement des personnes qui ont entendu l'appel, la convocation du Christ, et y ont répondu, selon le schéma : Christ > croyant > Eglise.
2. Les Réformateurs sont unanimes pour affirmer qu'il y a Eglise là où est proclamée droitement la Parole de Dieu et administrés droitement les sacrements. Et d'ajouter : « *satis est* », c'est-à-dire : « cela suffit » pour qu'il y ait Eglise. Autrement dit, la proclamation de la Parole de Dieu et l'administration des sacrements constituent l'Eglise.
3. Le Christ est la tête de l'Eglise, laquelle est son corps. Il importe de ne pas superposer, ni encore moins confondre, la tête et le corps, le Christ et l'Eglise. S'il existe entre les deux une relation vivante, unique, cette relation témoigne d'une distinction radicale entre la tête qui est *au ciel* et le corps qui est *sur la terre*. L'un et l'autre ne sont pas interchangeables. Il convient donc que l'Eglise sache rester à sa place et ne pas empiéter sur les prérogatives de Celui dont elle a la charge, ici et maintenant, d'annoncer et de signifier le Règne.
4. L'Eglise se définit par son centre : Jésus Christ, et non par ses frontières. Cela signifie que l'Eglise du Christ ne se réduit pas à l'Eglise visible comprise comme Institution. Etant d'abord et essentiellement Evénement (rencontre de l'Appelant avec l'appelé), elle est là où le Christ se rend lui-même présent par la médiation de sa Parole et des sacrements. Si le Christ se lie ainsi à l'Eglise qui s'organise nécessairement comme Institution à visage multiple, il ne se laisse pas pour autant enfermer dans les structures ecclésiales institutionnelles. Dieu seul connaît ceux qui, au-delà de l'Eglise visible, forment l'Eglise invisible. Il s'ensuit que si l'Eglise, en sa totalité, est une réalité importante – et même très importante, puisque son existence et sa finalité s'inscrivent dans le dessein de Dieu pour le salut du monde – elle reste cependant, en tant qu'appelée, une réalité non pas secondaire, mais seconde par rapport à Celui qui, en tant qu'appelant, en est l'unique Chef auquel nulle Institution ne saurait en aucun cas prétendre s'identifier, encore moins se substituer.
5. L'Eglise n'a pas sa fin en elle-même. Elle ne peut vivre pour elle-même, en somme de manière introvertie, *ad intra*. L'Eglise n'existe et n'a de sens qu'en fonction de sa mission au sein de ce monde, mission *ad extra*, tournée vers le monde : attester et signifier en paroles et en actes l'irruption du Royaume de Dieu en ce monde, la Seigneurie de Jésus Christ. En Christ, toutes choses sont devenues nouvelles. Il appartient à ses disciples d'être des signes vivants de cette nouveauté radicale. Il ne s'agit pas pour eux de faire advenir le Royaume – cela n'est pas en leur pouvoir – mais de l'accueillir, et ainsi, de manifester par leur témoignage, sa réalité présente, quoique encore cachée, dans le monde. Telle est la vocation de l'Eglise à travers ses membres.
6. Dans cette perspective, l'Eglise ne saurait être autre chose que *servante et témoin du salut*. Objet elle-même de la grâce de Dieu – et non sujet de cette grâce – elle annonce le salut gratuit par la foi (l'homme est sauvé ni par ses œuvres ni par ses mérites, mais par la foi seule) et appelle à se laisser transformer, métamorphoser, sanctifier par l'Esprit Saint. Tel est son

service ! Ce service n'est pas l'affaire de quelques-uns mais de tous ses membres. Servir est donc la vocation de quiconque appartient à Celui qui est venu non pour être servi, mais pour servir. Le service est la norme de toute grandeur dans le Royaume : « Que celui qui voudra être grand parmi vous devienne votre serviteur » (Mc10,43-45).

7. Mais si *tous* les fidèles sont appelés à servir, l'Eglise bénéficie cependant de *services particuliers* accomplis par certains de ses membres et présentés dans le Nouveau Testament soit comme des ministères, soit comme des charismes, dont on trouve respectivement la liste, avec quelques variantes, dans plusieurs lettres apostoliques. En ce qui concerne les premiers, énumérés comme apôtres, prophètes, docteurs, évangélistes, il s'agit de ministères de la parole assumés par des hommes mis à part pour présider aux fonctions essentielles de la vie de l'Eglise et, de ce fait, considérés comme indispensables à l'existence même de celle-ci. Ces ministères sont donc liés à l'être de l'Eglise, étant entendu que l'être de l'Eglise, son « *esse* », ce qui la constitue comme Eglise, c'est la Parole de Dieu, le Christ lui-même.
8. Si le Christ est le centre de l'Eglise comme il l'est de toute la terre et de l'univers, il est, comme tel, le principe d'unité de l'Eglise comme de l'unité du monde et du cosmos, lui en qui toutes choses ont été récapitulées. L'unité de l'Eglise ne peut être le fruit de tractations à vil prix. Parce qu'il s'agit d'une unité déjà donnée en Christ, c'est en lui, et en lui seul, qu'il convient de la chercher sans relâche.
9. Or, à la lumière du Nouveau Testament, l'unité de l'Eglise ne signifie nullement uniformité, et ne saurait être comprise ni comme une fusion des églises entre elles, ni comme une conversion de l'une à l'autre, ni comme un front commun, ni comme un statu quo. Elle ne peut être comprise que comme une communion (*koinonia*), reflet de la communion divine entre le Père, le Fils et le Saint Esprit. Unité plurielle donc, c'est-à-dire unité dans la diversité, voire unité par la diversité. La diversité n'est pas une tare, elle est au contraire l'expression de la richesse de la grâce divine. L'exact contraire de l'unité n'est pas la diversité, mais la division (ou la zizanie) qui, par définition, est diabolique. Toute la question est de savoir à partir de quel moment une diversité légitime se transforme en diversité séparatrice et, réciproquement, à partir de quel moment une situation de division peut arriver à perdre son caractère séparateur pour devenir, ou redevenir, l'expression d'une diversité légitime.
10. Face à la division des Eglises retentit l'urgent appel à leur conversion. Qu'est-ce à dire ? S'agit-il pour chacune d'elles de renoncer à son identité propre, c'est-à-dire à ce qui la caractérise comme telle et la distingue des autres Eglises ? Sûrement pas ! Mais cette identité propre à chacune suffit-elle à justifier leur séparation ? Sûrement pas non plus ! Alors, comment concilier unité et identité confessionnelle ? Autrement dit, comment surmonter une telle contradiction ? Pour répondre à un tel défi, il convient que chaque Eglise, prise isolément, prenne conscience, d'une part, qu'elle n'est pas, à elle seule, toute l'Eglise du Christ et, d'autre part, qu'il lui revient de purifier son héritage propre, en le débarrassant de ses scories sous le feu purificateur de l'Esprit Saint. Cette démarche ne peut que laisser émerger un consensus œcuménique tel qu'il n'est plus porté par la différence fondamentale séparatrice, mais qu'à l'inverse il porte lui-même désormais certes encore une différence, mais une différence reconnue cette fois comme légitime pour avoir perdu son caractère séparateur.
11. Après des décennies de dialogues, le moment n'est-il justement pas venu pour les églises engagées dans le mouvement œcuménique de se reconnaître mutuellement ? En effet, il n'est pas nécessaire que les églises reçoivent toutes les mêmes dons, les mêmes charismes, pour qu'en chacune d'elles soit présente l'Eglise une, corps du Christ. Par contre, il importe qu'à travers les dons, les charismes impartis à chacune et qui doivent être continuellement purifiés, elles se reconnaissent les unes les autres comme membres à part entière de ce corps. En sorte que, dans la communion qui les unit respectivement à l'unique Seigneur, elles entrent et vivent effectivement en communion les unes avec les autres et ne cessent de l'approfondir. N'est-ce pas dans l'approfondissement de cette communion jusque dans les tensions et oppositions

ecclésiales, au reste quasi inévitables, sinon nécessaires, que s'exprimera toujours davantage leur unité ? ... unité déjà donnée, faut-il le rappeler !

12. L'Eglise du Christ, dans ses différentes composantes, est en route vers le Royaume de Dieu. Mais elle ne saurait jamais être elle-même identifiée au Royaume. Ce qui signifie que son unité ne sera pleinement manifestée qu'à la fin, lors de la venue du Royaume dans tout son éclat. Or, s'il est un lieu où nous est présentement signifiée cette double réalité du *déjà là* et du *pas encore*, n'est-ce pas la Table du Seigneur ? S'il en est ainsi, faut-il vraiment attendre pour participer à la même Cène que toutes les églises soient parvenues à leur pleine unité ? Ne serait-ce pas tout simplement oublier que le partage de la Cène, reçue ensemble de l'unique Seigneur, est inséparable du partage de l'Ecriture et de la prière commune ? Justement, n'est-ce pas dans un tel partage, qui fait droit aux identités confessionnelles mutuellement reconnues, que peut déjà naître et croître entre les églises en voie de réconciliation une authentique communion ecclésiale, prélude à la parfaite symphonie du Royaume dont on peut déjà percevoir ici et là les premiers accents ?

Pour conclure, deux citations :

Edmund Schlinck : *« Nous ne devons pas considérer que les autres Eglises chrétiennes se meuvent autour de notre Eglise comme si elle était au centre ; il faut, au contraire que nous reconnaissons qu'avec les autres communautés, nous gravitons pour ainsi dire comme des planètes, autour du Christ, soleil dont nous recevons la lumière ».*

Paul Ricœur : *« Je propose cette image de la sphère : à la surface, les distances sont immenses, mais à mesure qu'on se dirige vers un centre, que nul ne possède ni ne domine, on se rapproche. C'est le raccourcissement de la distance par la profondeur, et non par la fuite en avant à la surface des choses. L'un est le chemin de l'errance, et l'autre, celui de l'approfondissement ».*

Michel Freychet